

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 4

Artikel: Monsieur Bonardot au désert
Autor: Trotignon, Lucien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Monsieur Bonardot au Désert

Dans la petite ville de province — Romorantin ou Brive-la-Gaillarde, à votre choix — ce fut une surprise, un événement quand M. Bonardot, l'ancien notaire, annonça son prochain départ pour l'Algérie.

Certes il avait déjà fait ses preuves de touriste intrépide. Veuf depuis longtemps, son étude bien vendue, ses deux filles bien mariées, il s'offrait chaque année un voyage: la Bretagne, les Pyrénées, l'Auvergne, Nice et la Côte d'Azur. Une fois même, dans un coup d'audace, il avait traversé la Manche et poussé jusqu'à Londres.

Ses compatriotes, bons bourgeois casaniers, ennemis des aventures, l'admiraient comme un explorateur. Certains, les jaloux et les malveillants, le traitaient d'original, de doux maniaque. Mais il n'en avait souci.

Pourtant, ce vagabondage en Afrique à son âge — cinquante-cinq ans bien sonnés — fut jugé extravagant. « Une imprudence, une pure folie! » s'écrièrent ses amis du *Cercle national*. La femme du juge de paix, une vieille cousine qui lui voulait du bien, essaya de le dissuader, lui parla de fièvres, d'insolations, du choléra, d'Arabes pillards, de caravanes détraquées, etc. Peines perdues. M. Bonardot sourit à ces histoires de brigands, continua de piocher son *Joanne*, boucla sa valise et partit pour Marseille.

Là-bas il compléta son équipement. Il acheta un casque en liège, un parasol, des lunettes à verres fumés, un revolver et des cartouches, un carnet pour noter ses impressions, et toute une pharmacie.

C'était un homme de précaution.

Malgré une traversée un peu houleuse, il se comporta vaillamment et fit honneur à tous les repas, comme un loup de mer, ce qui lui donna quelque fierté.

Il admira, comme il convenait, le panorama d'Alger la Blanche, à l'arrivée, du pont de son transatlantique; mais il eut une désillusion sitôt débarqué. Il vit trop de fiacres, de tramways, de « complets » européens, de magasins à l'instar de Paris. Tout cela détruisait un peu ses rêves d'orientalisme.

Pour oublier la place du Gouvernement et ses modernités banales il alla s'égayer de longues heures dans la Casbah, à travers le labyrinthe des ruelles, des escaliers, des passages voûtés où, le soir, les burnous arabes flottent et défilent, mystérieux, silencieux, pareils à des fantômes.

Dans ce décor primitif, resté presque intact, il crut revivre un siècle en arrière, au temps des vieux corsaires barbaresques et, jugeant cette remarque ingénieuse, il la consigna à la première page de son cahier de notes.

Constantine, perchée comme un nid d'oiseau de proie sur son rocher, le fit rêver de combats et de gloire. Descendu dans le torrent du Rummel par l'étroit sentier qui surplombe l'abîme, il s'exalta, pensant aux sièges mémorables, aux luttes héroïques de jadis, aux zouaves grimpant à l'assaut le long des escarpements abrupts et roulant au fond du ravin. Comme tous les gens pacifiques, M. Bonardot était cocardier et prenait volontiers sa part des batailles gagnées par les militaires. Il savait être héroïque... au coin de son feu.

À Biskra il eut d'autres émotions plus intenses. Le désert, les oasis, les paysages sahariens, voilà ce qui l'attirait surtout et troublait son imagination. Désireux d'étu-

dier de près les indigènes, il parcourut tout seul leurs villages, se perdit dans leurs jardins, le long des canaux d'irrigation qui donnent la vie aux palmiers.

Sur son passage, devant les portes, autour des maisons de terre grise, de grands Arabes en guenilles se rangaient, respectueux, balbutiant un bonjour, esquissant un salut. Et M. Bonardot se redressait, répondait d'un air protecteur, tout fier de sa supériorité de civilisé sur ces barbares, foulant avec orgueil cette terre d'Afrique comme si c'était lui qui l'avait conquise.

Mais, en bon Prudhomme, il s'indigna contre l'effronterie des gamins attachés à ses pas, le poursuivant de leur refrain traditionnel: « Donne un sou, m'sieu, donne un sou! » Ces garnements, doués de tous les mauvais instincts de leur race, se gâtaient encore à notre contact, cela n'était pas douteux. Ainsi, du moins, pensa M. Bonardot, philosophe à ses heures. Et son carnet s'enrichit à nouveau de quelques réflexions bien senties.

Pour égayer ses soirées, il se laissa conduire à la rue des Ouled-Nail et là, dans des cafés rappelant trop les baraques de la foire de Neuilly, il contempla assez froidement les déhanchements monotones des danseuses au visage tatoué, aux oripeaux multicolores, surchargées comme des idoles de bijoux, de colliers, de bracelets qui s'entrechoquent.

Cependant Biskra avec son casino, ses grands hôtels modernes, sa colonie d'hiverneurs anglais, ne le satisfaisait qu'à moitié. Tout cela manquait un peu d'inédit. On se croyait là-bas presque à Nice.

M. Bonardot avait des ambitions plus hautes. Il voulait sortir des sentiers battus, descendre plus loin vers le Sud, connaître une vraie ville du désert.

Pendant deux jours enfermé dans une vieille patache démantelée, secoué, cahoté, les membres rompus, il traversa des plaines blanches, des oasis, des dunes interminables; il vit poindre enfin les minarets de Touggourt. Cette fois c'était bien la cité saharienne fruste, primitive, avec ses maisons de boue, ses rues obscures, plafonnées de troncs de palmiers, son peuple de « ksouriens » somnolents, vaincus par le soleil torride, et qu'on heurte, en passant, au pied des murailles, enroulés dans les loques jaunâtres de leur burnous.

M. Bonardot, abrité sous un parasol, explora l'oasis et les villages qui l'entourent. Il étudia le système des puits artésiens et s'intéressa à la culture des dattiers.

Une caravane qu'il rencontra, dans un endroit isolé, lui causa une jolie frayeur. C'était la fin du jour. Les chameliers, armés de solides matraques, groupés autour de leurs bêtes, prirent à ses yeux des aspects terribles de bandits. Un tas d'idées folles lui troublèrent la cervelle. Il se voyait attaqué, dévalisé, emmené en esclavage là-bas, vers le Sud, au pays des nègres, et, pour se donner du courage, il caressait au fond de sa poche la crosse de son revolver.

Prusquement, un des Arabes accourut vers lui, un grand gaillard dépenaillé, bâti en hercule, et, riant de toutes ses dents blanches, il demanda au voyageur une cigarette, très pacifiquement.

M. Bonardot, pris d'un beau zèle, voulut pousser ses explorations plus loin encore. Parmi les oasis de l'Oued R'ich qui s'égrenent dans les dunes au Sud de Touggourt, Témacin, la plus importante de toutes, offre une attraction particulière.

Elle est célèbre par son couvent de marabouts, sa *zaouïa*, réidence des chefs d'une confrérie religieuse très répandue au Sahara et dont l'influence s'étend au loin chez les nomades du désert, au pays des Chaamba et des Touareg.

Témacin et ses marabouts éveillèrent la curiosité du voyageur. Depuis cent cinquante ans, ces saints personnages se succèdent de père en fils. La sainteté est héréditaire dans la famille, à ce qu'il paraît. Adroits, rusés, bons diplomates, ralliés à la France depuis la conquête de l'Algérie et lui rendant des services, les marabouts exercent en paix leur profession peu fatigante et lucrative. Ils exploitent leurs palmiers et la crédulité des Arabes, deux commerces qui les font vivre assez doucement, surtout le second.

Où vient les consulter de loin, on implore leurs prières, on leur apporte des offrandes toujours bienvenues, cadeaux en nature ou pièces de cent sous péniblement économisées par de lamentables gueux.

Ils sont guérisseurs, empiriques et vendeurs d'amulettes. Grâce à leur pouvoir légendaire, cette oasis de Témacin est pour les tribus sahariennes un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Avant sa dernière expédition, le colonel Flat-ters vint à la *zaouïa* chercher un guide, un *mogaddem* (traduction littérale : un vicaire), qui devait le protéger contre les nomades fanatiques, lui servir de vivant talisman, pour ainsi dire, et qui fut massacré avec les autres membres de la mission.

Plus récemment, Morès, dans sa folle passion d'aventures, rendit visite aux marabouts et sollicita leur appui.

M. Bonardot, renseigné par des lectures, désira voir de près ces pieux personnages et, comme il disait en son langage solennel, étudier « le repaire du fanatisme musulman ».

Il loua un mulet pour cette expédition et s'assura d'un bon guide, un ancien brigadier de spahis, loustic et débrouillard, qui imposait avec sa médaille militaire épinglée sur son burnous.

La jumelle en sautoir, le revolver à la ceinture, le casque blan en tête, il partit un matin, dès l'aube, pour échapper aux morsures cuisantes du soleil saharien. Très content de lui, grave et digne, le poing sur la hanche, il s'en allait, tel un explorateur à la conquête d'un monde inconnu.

Il se croyait Livingstone, Stanley ou Bonvalot, il n'était que Tartarin.

De Tonggourt à Témacin, la route est longue, affreusement monotone : 15 kilomètres de dunes crayeuses, aveuglantes, au milieu desquelles court en zigzag la piste des caravanes, jalonnée çà et là d'ossements blanchis, de squelettes de chameaux.

M. Bonardot, attristé par cette solitude, face à face avec le désert, regrettait presque sa téméraire excursion, et ce fut le cœur en joie, délivré d'une inquiétude vague, qu'il salua de loin les coupoles blanches, les minarets de Témacin, émergeant d'une forêt de palmiers.

Le décor était celui de tous les « Ksours » du Sud, tels que les a peints, en des toiles si vivantes, Guillaumet le maître orientaliste : murailles de terre, effritées, croulantes, aux déchirures pittoresques ; dédale de ruelles où grouillent des nuées de gamins arabes, demi-nus, drôles et charmants, des fillettes aux grands yeux sombres, drapées de cotonnades bleues, le cou chargé d'amulettes, le front et les joues marqués de légers tatouages.

Sur la place du village, l'arrivée du voyageur avait fait sensation. Déjà quelques notables s'empressaient à sa ren-

contre, animés, semblait-il, des meilleures intentions. Conduit par l'un d'eux, il visita la mosquée où repose sous une espèce de chaise en bois, entourée de vieux drapeaux de l'Islam aux soies fanées, le premier marabout, fondateur de la dynastie, mort depuis bientôt deux siècles.

Mais une autre surprise l'attendait. En flânant par les rues, il vit venir à lui, souriant, respectueux, la main posée sur le cœur, un grand nègre, à barbe frisée, très décoratif sous les draperies de son burnous d'une blan-

cheur irréprochable. C'était le marabout en personne qui, averti du passage d'un étranger d'importance, lui offrait, selon la coutume arabe, l'hospitalité et la *diffa* de rigueur.

M. Bonardot, très affamé, accepta l'invitation avec empressement. On l'introduisit dans une grande salle voûtée, crépée à la chaux, meublée uniquement de nattes et de tapis aux nuances vives.

Pour lui faire honneur, on alla chercher une table et une chaise boiteuse, tout le mobilier européen de la maison. Il se régala de dattes succulentes et mangea, sans enthousiasme, le plat national, le couscous, qu'il trouva fade, mais qu'il déclara excellent pour faire plaisir à son hôte.

Autour de lui, quatre ou cinq serviteurs se tenaient attentifs, épiant ses gestes, prévenant ses désirs. Un enfant, muni d'un éventail en feuilles de palmier, chassait les mouches importunes, posées sur son visage. L'ancien brigadier de spahis lui servait d'interprète, transmettait ses compliments.

Il vécut là une heure exquise, la meilleure de son voyage, flatté dans son amour-propre naïf, ayant l'illusion d'être un personnage, une façon de grand chef reçu par ces Arabes avec toute la déférence qu'il méritait.

Et, quand vint l'heure du départ, ce fut entre le marabout et lui un assaut d'amabilités, un échange de salamales à n'en plus finir.



Il demanda au voyageur une cigarette...

Quinze jours plus tard, M. Bonardot rentrait chez lui, la figure bronzée, un peu las, mais tout fier de son expédition.

Il rapportait dans ses bagages une collection de souvenirs africains : des cornes de gazelle, un poignard touareg, des flèches empoisonnées, des boîtes de caïd en maroquin rouge brodé d'or, le tout acheté dans un bazar de Biskra et destiné à une panoplie, futur ornement de son salon.

Son retour a fait sensation chez ses compatriotes. On l'a fêté comme s'il revenait du Pôle Nord. Il est devenu l'homme du jour, le héros de toutes les conversations. Ses notes de voyage imprimées en une élégante brochure, viennent de paraître. Il en a offert l'hommage à la Société de géographie de son département.

Mieux encore : un de ses parents, qui se trouve être l'ami d'un ministre, s'occupe de le faire nommer officier d'Académie. On lui a promis son ruban pour le 14 juillet.

LUCIEN TROTIGNON.

*** COIN DE LA MENAGÈRE ***

Oufs farcis

Faites durcir de bons œufs frais, coupez-les en deux, dans le sens de la longueur, enlevez-en le jaune, que vous écrasez et mélangez à du bon beurre fin, de l'ail, de l'échalotte, du persil hachés menu. Ensuite, vous remplissez le creux des œufs avec cette sorte de farce. Vous garnissez après le fond d'un plat de ce même mélange, sur lequel vous rangez les œufs farcis ; puis vous mettez au four pendant un quart d'heure.

Sole à l'italienne

Faire cuire, sans bouillir, la sole dans de l'eau légèrement salée, puis l'égoutter et la placer sur un plat allant au feu.

Préparer une sauce blanche, liée avec un jaune d'œuf et quelques cuillerées de crème fraîche, y incorporer 100 grammes de gruyère râpé, en ayant soin de tourner sans cesse le mélange avec une cuiller de bois afin d'éviter les grumeaux. Verser cette sauce sur la sole, mettre dorer au four pendant dix minutes.

*** RECETTES ET CONSEILS ***

Le froid

Eviter de s'exposer à un froid vif dans la première période de la digestion ou en sortant sans transition d'un endroit très chauffé. Pour combattre le froid, employer les boissons chaudes modérément alcoolisées ; éviter les liqueurs, l'alcool abaissant la température humaine au lieu de l'élever. — Si l'on porte secours à quelqu'un saisi par le froid, ne pas le mener près du feu, pratiquer des frictions sèches dans un endroit frais, donner des grogs tièdes (25°) pour ramener la chaleur progressivement. Les « congélations » sont observées surtout aux extrémités. Ramener la circulation par des frictions d'eau froide ou de neige.

Moyen de rendre les ongles brillants

Mélez 10 gr. de magnésie, 25 centigr. de carmin en poudre, 5 gr. de glycérine. Pétrissez jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte molle. Dans cette pâte, trempez une petite brosse, et passez-la plusieurs fois sur les ongles, ensuite rincez-les à l'eau fraîche et vous aurez des ongles polis et brillants.

Nettoyage des cadres dorés

Après avoir enlevé toute la poussière des dorures, avec une brosse fine, on les nettoie avec une petite éponge fine imbibée d'eau de savon très légère. Si on craint d'altérer la dorure, on aura recours au procédé suivant : on mélange 2 ou 3 blancs

d'œuf et 15 ou 20 gr. d'eau de javelle : les blancs d'œufs seront bien battus. On trempe une brosse douce dans ce mélange et on frotte légèrement les cadres, surtout les parties où la dorure est le plus abîmée.

*** NOUVELLES A LA MAIN ***



Un usage imprévu de la pompe pneumatique

Les mots de Bébé.

— Comment, bébé, tu dis que tu n'es jamais fatigué, et je te trouve en train de te reposer ?

— Mais, papa, justement ; si je ne me reposais pas, je serais fatigué comme les autres.

Deux hommes examinent le portrait d'un financier.

— D'où vient, dit l'un d'eux, que le financier n'ait pas de gants ?

— Il n'en a pas besoin, dit l'autre, puisqu'il a toujours ses mains dans nos poches !

*** HYGIENE PRATIQUE ***

Médication préliminaire contre le croup

Dans le cas où un enfant serait atteint du croup, il faut, en attendant l'arrivée du médecin, lui administrer un grain d'émétique pour provoquer les vomissements, lui appliquer « même » des sinapismes aux jambes et aérer aussi complètement que possible la chambre « où se trouve » le malade.

Migraine

Douleur de tête violente, se montrant par accès souvent périodiques, surtout chez les femmes, et de 15 à 30 ans, précédée d'une période prodromique, puis vient l'accès, caractérisé par une douleur violente, occupant un des côtés de la tête, avec photophonie, larmoie-rétraction de l'œil, vomissements bilieux, et vers la fin de l'accès, congestion de l'œil et de l'oreille du côté malade. « Traitement : » Repos, boissons chaudes, infusion de jaborandi, diète absolue.